

Ac 9,26-31 ; 1 Jn 3,18-24 ; **Jn 15,1-8**

¹Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron. ²Tout sarment qui, en moi, ne porte pas de fruit, il l'enlève, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il en porte davantage encore. ³Déjà vous êtes émondés par la parole que je vous ai dite. ⁴Demeurez en moi comme je demeure en vous ! De même que le sarment, s'il ne demeure sur la vigne, ne peut de lui-même porter du fruit, ainsi vous non plus si vous ne demeurez en moi. ⁵Je suis la vigne, vous êtes les sarments : celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là portera du fruit en abondance car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. ⁶Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment, il se dessèche, puis on les ramasse, on les jette au feu et ils brûlent. ⁷Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et cela vous arrivera. ⁸Ce qui glorifie mon Père, c'est que vous portiez du fruit en abondance et que vous soyez pour moi des disciples. (trad. TOB)

Apparente contradiction et fausses questions

Entre l'œuf et la poule, lequel est premier ? Le discours de Jésus, que nous venons de lire, nous évoque cette question. En effet, il dit d'un côté que seul le fait de porter du fruit permet des sarments de rester attachés à la vigne (v. 2), et il insiste d'un autre côté que seuls les sarments qui demeurent sur la vigne peuvent porter du fruit (v. 4). Comme s'il voulait nous dire que : si je ne porte pas de fruit, je serai enlevé du Christ ; mais si je ne reste pas dans le Christ, je ne pourrai même pas espérer porter du fruit. De quoi dois-je m'occuper ? De quoi dois-je m'occuper d'abord ? J'essaie de porter un maximum de fruit dans ma vie afin de m'assurer une place dans la belle vigne qui s'appelle le Christ ? Ou, je m'accroche avant tout sur le label « chrétien », en espérant que ma vie « chrétienne » portera un jour ou l'autre ses fruits ?

Sans doute, certains d'entre vous se rappellent déjà la question qui a causé tant de polémique au temps de la Réforme au 16^e siècle et qui continue à provoquer tant de malentendus. C'est-à-dire la question du rapport entre la foi et les œuvres qui nous demande de tenir ces deux affirmations ensemble : seule la foi sauve et produit des bonnes œuvres ; la foi sans œuvres est une foi morte. Dois-je croire, et les autres choses arriveront-elles d'elles-mêmes ? Dois-je veiller sur mes œuvres afin que ma foi ne devienne morte malgré moi ?

Ces questions, comme les questions que j'ai formulées il y a un instant au sujet de « rester sur la vigne » et de « porter du fruit », sont de fausses questions. Elles sont fausses pour plusieurs raisons. Mais surtout parce qu'elles présupposent la question « que dois-je faire ? ». Or, c'est justement de cette question que le discours de Jésus nous libère.

« Demeurez en moi ! », le seul impératif

Avez-vous remarqué le seul impératif présent dans notre texte biblique, impératif d'ailleurs quelque peu surprenant ? Je vous relis le début du texte : « Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui, en moi, ne porte pas de fruit, il l'enlève, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il en porte davantage encore. Déjà vous êtes émondés par la parole que je vous ai dite » (v. 1-3). Si on a un peu de notion de logique et de rhétorique, la conclusion attendue de ce développement est facilement imaginable : « Portez donc du fruit ! ». À la place, Jésus dit : « Demeurez en moi comme je demeure en vous ! » (v. 4), et cette injonction de « demeurer en lui » sera restée le seul impératif dans notre texte.

Le discours dont notre texte constitue le début est communément appelé « le second discours d'adieu de Jésus » dans l'évangile selon saint Jean. Le lavement des pieds des disciples par Jésus – la scène qui remplace le dernier repas dans les trois autres évangiles – vient de se passer. Après ce discours et la prière d'adieu, Jésus sortira, se fera arrêter par la cohorte et des gardes guidés par

Judas, et sera conduit à la mort sur la croix. C'est en quelque sorte un testament que Jésus prononce devant les siens.

Or pour nous, les siens qui vivent le temps d'après-Pâques, ce discours résonne dans un ton quelque peu différent. Nous savons que la croix, la mise à la mort de Jésus, n'ont pas abouti à la rupture de la relation entre le Christ et les siens. Un dimanche matin, le tombeau qui aurait dû le séparer des vivants est découvert vide. La mort qui aurait dû être la fin de toute relation est dévoilée, un dimanche matin, comme quelque chose de vaincu définitivement. Le Ressuscité apparaît devant Marie de Magdala (20,11-18), devant les disciples (20,19-23), devant Thomas (20,24-29)... et « même apparu », dira un jour l'apôtre Paul converti sur le chemin de Damas, « en tout dernier lieu, il est même apparu à l'avorton que je suis » (1 Co 15,8). Décidément, la croix n'a pas abouti à la rupture de la relation avec le Christ, mais à son achèvement.

Cette injonction « demeurez en moi comme je demeure en vous » nous apprend avant tout qu'existe une nouvelle relation post-pascale avec le Christ. Il demeure en nous ; il demeure avec nous malgré tout ! Et cette présence rend possible l'autre versant : que nous puissions demeurer en lui. Il est venu vers nous, et c'est pourquoi nous pouvons le rencontrer. Il a parlé avec nous, et c'est pourquoi nous pouvons le connaître. Il a promis de rester avec nous par son esprit, et c'est pourquoi nous pouvons être avec lui. « Demeurez en moi comme je demeure en vous », ce commandement est avant tout l'invitation à la reconnaissance de l'amour qui a commencé *de la part* du Christ.

Quel est alors le contenu de cette relation que même la mort à la croix ou l'absence physique de Jésus auprès de nous ne peut détruire ? Qu'est-ce que demeurer en Christ ? Notre texte nous apprend que la présence réciproque entre le Christ et nous résulte du don de la parole, c'est-à-dire l'ensemble de l'enseignement de Jésus dans sa vie, sa mort et sa résurrection (v. 3.7). La relation de foi est moins de nature mystique qu'elle concerne un langage constitué par Dieu et destiné à être compris. La foi écoute, et elle voit. Dieu a parlé en Jésus-Christ, et cette révélation advenue dans le passé détermine le présent, notre temps¹. « Demeurer dans le Christ » signifie que ses paroles demeurent en nous. Nous demeurons en lui en restant fidèles à ses paroles, à ce que Dieu a révélé dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. « Demeurez en moi comme je demeure en vous », ce commandement nous demande de prêter nos oreilles à ce que Dieu a dit en Jésus-Christ, de comprendre ce que Dieu a fait en lui.

Voyez-vous, le seul impératif, le seul ordre dans notre texte nous indique que ce n'est pas l'homme qui doit faire quelque chose. Il nous demande justement de nous libérer de cette volonté de faire par nous-mêmes. Le commandement de Dieu nous libère de notre servitude d'auto-justification. L'image de la vigne et des sarments dénonce l'illusion de l'homme soi-disant autonome. Lors que nous pensons pouvoir porter du fruit en comptant nos propres forces, nous devenons sans-Dieu.

« Porter du fruit » : prier et devenir disciples

Cette remarque nous amène au deuxième point de notre médiation : il s'agit de la question de « porter du fruit ». Nous ne nous rappellerons jamais trop que, s'il nous est possible de porter du fruit, c'est parce que la parole du Christ nous est *donnée*. Nous pouvons porter du fruit dans la mesure où nous demeurons fidèles à la relation que le Christ a établie avec nous. Nous ne sommes pas devant un but à atteindre. Dieu nous appelle à rester attachés à une relation déjà

¹ C'est le sens de l'affirmation « Je suis *la vraie vigne* » : Jésus-Christ est le lieu de l'élection divine.

existante, une relation que Dieu lui-même a créée. L'homme existe car Dieu a voulu être avec l'homme. Dieu nous invite à vivre pleinement cette relation dans le *présent* de la foi².

Ce temps présent de la foi se déroule pour la vie humaine dans la *durée*. « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure », dit Jésus dans notre texte, « celui-là portera du fruit en abondance » (v. 5). La communion que le Christ nous accorde de vivre ici et maintenant est placée sous le signe d'une promesse : en lui, nous porterons du fruit en abondance. Ce qui va suivre, ce qui va se produire est déjà *donné* dans la présence réciproque entre le Christ et les siens. Notre avenir porte un sens. Il a un sens car il est le temps de la réalisation de ce que Dieu a accompli une fois pour toutes. Nous porterons du fruit ; j'ai presque envie de paraphraser l'idée en disant que : anticipé dans notre existence qu'est le sarment sur le Christ, notre avenir sera le fruit de Dieu, nous serons ses fruits³.

L'expression concrète de cette promesse de Dieu dans notre texte est l'exaucement de la prière : « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et cela vous arrivera » (v. 7). Il faut absolument éviter tout malentendu qui rabaisserait la prière à un langage bon marché, en comprenant ce motif de l'exaucement de la prière comme la récompense méritée pour je ne sais quelle attitude de notre part. Ce qui précède, c'est-à-dire la présence réciproque entre le Christ et les siens comme la condition déterminant cette promesse, et ce qui suit, c'est-à-dire l'être-disciple pour la gloire de Dieu comme la finalité de cette promesse, interdisent tout fantasme au sujet de l'exaucement de la prière. La promesse de l'exaucement de la prière est beaucoup plus concrète et sérieuse.

La prière est un des espaces privilégiés où s'exprime la relation entre le Christ et nous. Elle est un des lieux par excellence où nous pouvons vivre pleinement cette relation de la présence réciproque : dans nos prières, Dieu partage la parole avec nous. Demeurant dans le Christ, dans ses paroles, nous vivons dans la promesse de porter du fruit. Cette promesse se traduit dans notre existence chrétienne par l'être-disciple, ou plus exactement, le constant *devenir* disciple⁴. Être disciple signifie apprendre à répondre à la parole vraie par une parole vraie. La prière exaucée comme fruit porté par le fait de « demeurer dans le Christ » aura, par exemple, ce genre de langage : Seigneur, que *ta* volonté s'exprime dans *notre* prière ! que *ta* volonté soit faite dans *notre* vie ! que *tu* sois rendu présent et honoré dans le monde grâce à *notre* agir.

Dans quatre jours, nous fêtons l'Ascension, le jour où nous reconnaissons l'absence physique du Christ ressuscité. Saurions-nous demeurer en lui malgré l'adieu du Ressuscité ? Saurions-nous dire « je crois » comme le disciple bien-aimé dans le tombeau vide au matin de Pâques ? Oui, avec l'aide de Dieu.

06.05.2012/Hyonou Paik

² Selon la compréhension johannique, cette vie dans le présent de la foi s'appelle la « vie éternelle », comme il exprime dans le fameux verset « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que *quiconque* croit en lui ne périsse point mais *ait la vie éternelle* » (3,16).

³ Ainsi, je m'associe à l'affirmation de Dettwiler : « Porter du fruit est entièrement l'acte des disciples et entièrement l'acte de Jésus » (A. Dettwiler, *Die Gegenwart des Erhöhten*. [...], p. 94, cité par J. Zumstein, *L'évangile selon saint Jean (13-21)*, Genève, Labor et Fides [CNT IVb], 2007, p. 104).

⁴ Je prends au sérieux le sens premier du verbe « *genesthai* » dans le verset 8.